

## Etude rhetorique de la lettre III des Lettres galantes de Madame \*\*\*\* d'Anne Ferrand

|                              |   |
|------------------------------|---|
| 著者                           | Mandaroux Camille   |
| journal or publication title | Penser et représenter l'Autre : transfert culturel entre la France et le Japon          |
| page range                   | 13-24   |
| year                         | 2017-09-30  |
| URL                          | <a href="http://hdl.handle.net/10097/00122127">http://hdl.handle.net/10097/00122127</a> |

## Étude rhétorique de la lettre III des *Lettres galantes de Madame \*\*\*\** d'Anne Ferrand

Camille MANDAROUX

Marianne déclare, dans la troisième lettre des *Lettres portugaises*, « je suis déchirée par mille mouvements contraires »<sup>1)</sup>. Cette affirmation pathétique d'une jeune femme passionnée thématise à la fois son amour pour son amant, induisant un trouble certain, mais aussi un désordre textuel : la lettre paraît s'écrire au fil de la plume. Le roman épistolaire monodique d'Anne Ferrand, les *Lettres galantes de Madame\*\*\*\**, publié en 1691, est hérité d'une mode amorcée par les *Lettres portugaises*. Ces romans monodiques mettent en scène « un duo dont on n'entend qu'une voix »<sup>2)</sup> et cette voix est celle d'une épistolière transie d'amour. À l'époque à laquelle sont publiés ces romans, il est reconnu une « affinité naturelle [...] entre le style de la lettre et le style de la passion »<sup>3)</sup>. Puisque la lettre est supposée être l'« expression immédiate du spontané, des soubresauts de l'émotion »<sup>4)</sup> et que la passion est un « mouvement involontaire qui soulève tout l'être »<sup>5)</sup>, on considère volontiers que le désordre au sein d'une lettre dénote l'expressivité de la passion de l'épistolière. Ainsi, la présence de mouvements paradoxaux dans un même texte, que ce

---

<sup>1)</sup> GUILLERAGUES, *Lettres portugaises*, dans *Lettres portugaises, Lettres d'une péruvienne et autre romans par lettres*, Bernard BRAY et Isabelle LANDY-HOUILLOIN (éd.), Paris, Flammarion, coll. « GF », 1983, pp. 79.

<sup>2)</sup> Jean ROUSSET, « Une forme littéraire : le roman par lettres », in *Forme et signification : essai sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, Paris, Corti, 1962, pp. 78.

<sup>3)</sup> *Ibid.*, pp. 77.

<sup>4)</sup> *Id.*

<sup>5)</sup> *Id.*

soit à l'échelle d'une lettre ou de tout un roman, ne serait que le reflet du sentiment de l'épistolière.

La troisième lettre des *Lettres galantes de Madame*\*\*\*\* apparaît singulière au regard de l'ensemble du roman. Cette lettre de reproches violents à l'amant rompt avec la tonalité des lettres qui l'entourent. Alors que dans la lettre II, l'épistolière espère retrouver son amant à l'opéra et que dans la lettre IV, elle réaffirme son amour pour son amant, la lettre III envisage à plusieurs reprises la rupture entre les amants, ce qui est étonnant pour un début de roman. À ce décalage tonal s'ajoutent des séquences contradictoires au sein même de la lettre, puisque l'épistolière reproche à son amant sa manière de l'aimer et exprime sa souffrance tout en affirmant son amour pour lui.

Puis-je mieux vous convaincre de votre crime qu'en trouvant dans la bouche d'un autre des secrets qui ne doivent jamais être sus que de vous ? Je vous le redis encore, il y a des choses répandues dans le monde que l'on ne peut savoir que par l'un de nous deux ; je suis sûre de ne les avoir point dites, elles sont d'une nature à porter cette assurance avec elle. Cependant elles sont sues et vous m'accusez d'injustice et de simplicité quand je crois ceux qui me parlent contre vous. Ah ! cruel, veux-tu encore redoubler mes supplices et tes cruautés par les protestations d'une feinte innocence qui, toute fausse qu'elle est, n'affaiblit que trop mes justes ressentiments ? Mais ne te flatte pas de triompher seul par ton esprit de la plus tendre amante qui ait jamais été ; le temps de ma faiblesse est passé et si je suis assez malheureuse pour être exposée désormais à la honte de t'aimer encore, au moins sera-ce une honte secrète, aucune de mes actions ne la découvrira et tu n'entendras plus parler d'une femme qui a reçu de toi un traitement si peu digne de son amour. Enfin j'ai lieu de vous croire indiscret ; par là je ne doute pas que vous ne me soyez

infidèle. Un repentir ne peut effacer tant de crimes, il suffit d'en avoir été coupable pour perdre mon estime sans laquelle mon cœur ne peut agir. Si je ne vous avais pas estimé, aurais-je pu vous aimer d'une passion si violente ? Mais vous m'ôtez enfin la consolation que j'avais dans ma douleur de penser que, si le mérite d'un amant pouvait excuser la faiblesse d'une femme, les miennes doivent l'être. Hélas ! Je n'ai plus cette douce consolation, tout ce que j'ai fait contre mon devoir, contre ma raison, et contre la nature même, en donnant des chagrins si sensibles à ma famille qu'ils se présentent à moi comme des bourreaux qui viennent m'assassiner ; je suis remplie de honte, de repentir et de désespoir, et si la mort a jamais été désirable, c'est sans doute dans le malheureux état où vous me réduisez. Je ne dis plus comme autrefois que si tout ce que je souffre vous était connu, vous y seriez sensible ; puisque vous l'avez si peu été à tout ce que j'ai fait pour vous, je dois perdre l'espérance de vous le rendre jamais. C'est cette malheureuse assurance qui m'empêchera désormais de chercher à vous voir, car j'avoue à ma honte que, s'il me restait encore quelque espoir de me faire aimer de vous, il n'y a rien que je ne fisse pour y parvenir, et pour vous faire sentir ensuite par des duretés semblables aux vôtres quelles sont les douleurs que je souffre à présent. Quel plaisir de te voir, ingrat, vivement touché d'une femme que tu as si mortellement offensée ! Que tu le serais alors des peines que je souffre aujourd'hui ! Elles te paraîtraient ce qu'elles sont effectivement, c'est-à-dire insupportables ; je ne les puis plus souffrir, j'en mourrai ou j'en perdrai le peu de raison qui me reste. Le moyen d'en conserver dans des malheurs si terribles ? J'ai perdu les bonnes grâces de ma famille et me suis fait un enfer de mon domestique pour un amant qui ne mérite que ma haine. Mais Dieu ! c'est là le comble de ma misère, je ne puis le haïr, je le

méprise, je l'abhorre, mais je sens que je ne le haïs pas. N'espère pourtant rien, ingrat, de ce reste de faiblesse ; j'avalerais ce poison, que tu me demandes et que tu sais bien que tu ne recevras jamais de ma main, si je me croyais capable de la bassesse de faire à l'avenir aucun pas vers toi. J'avais résolu de te paraître modérée et froide, et j'y étais, ce me semble, parvenue dans la lettre que je t'ai écrite cette nuit, mais celle que je viens de recevoir de toi me tire de cet état apparent d'indifférence ; je ne puis considérer sans fureur le plaisir que tu te fais de te jouer de moi. Qu'en veux-tu faire, puisque tu ne m'aimes point ? Je sais qu'il est des choses d'usage même sans amour avec d'autres femmes, mais pour moi qui ne te verrais pas quand tu serais aussi fidèle que perfide, et que je serais aussi contente de toi que je m'en plains, que peux-tu gagner par tes manèges ? Cherches-tu le plaisir de me tromper ? Je t'assure que tu ne l'auras de ta vie. Je vois clair enfin, je connais par une malheureuse expérience que la vanité seule fait agir la plupart des hommes ; il les faut haïr et mépriser tous si l'on veut conserver quelque tranquillité. Si la haine que j'aurai désormais pour tous les autres m'en pouvait acquérir pour toi, que je serais assurée d'être bientôt heureuse. ! Adieu, Monsieur. Une pareille lettre écrite tout d'un trait avec des sentiments si pénibles, et un bras nouvellement saigné, n'est pas une petite affaire. Vous avez apparemment appris par celui qui vous a rendu ma lettre qu'elle est ma maladie, mais apprenez par moi que je n'oublierai rien pour la rendre considérable et capable de finir une vie que je trouve trop longue quoiqu'à peine commencée. J'ai trop vécu puisque j'ai pu vous dire que je vous aime, et que je n'ai pu me faire aimer de vous<sup>6)</sup>.

---

<sup>6)</sup> Anne FERRAND BELLINZANI, Présidente, *Lettres galantes de Madame\*\*\*\**, dans *Lettres portugaises, Lettres d'une péruvienne et autre romans par lettres*, op. cit., pp. 186-188.

Lorsque l'on questionne la lettre III d'un point de vue rhétorique, c'est-à-dire « en l'insérant dans un contexte de communication spécifié en termes d' éthos, de pathos, et de but oratoire, de *propositio* »<sup>7)</sup>, une certaine cohérence semble se dégager. La lettre se compose en trois parties, un début (qui est une réponse à une lettre reçue), un milieu (dans lequel sont formulés de multiples reproches) et une fin (avec une séquence protocolaire d'adieux) déjà amorcée dans les séquences de reproches. C'est la question de la fin de la séquence initiale qui semble éclairer le texte. La lettre est d'abord une réponse à un reproche formulé par l'amant, reproche dont l'épistolière ne se justifie pas et qu'elle retourne contre l'amant. La stratégie de réponse consiste alors à formuler elle-même un reproche. Ce renversement se fait dans une séquence (« Ah cruel ! Veux-tu encore redoubler mes supplices, et tes cruautés par les protestations d'une feinte innocence, qui toute fausse qu'elle est n'affaiblit que trop mes justes ressentiments ? ») qui comporte deux points. Le premier est la marque de l'exclamative avec l'interjection, la question oratoire et le changement de pronom (c'est le passage à la P2) qui montre que l'expressivité et l'accusation sont dirigées contre l'amant. L'épistolière ne se justifie plus en faisant appel à la raison et en tentant de convaincre le destinataire, cette fois elle s'emporte contre lui. Le second point dépend de l'interprétation de cette séquence. En admettant que ce soit elle qui fasse basculer la lettre dans une séquence de reproches adressés à l'amant, bien plus qu'une analyse de la séquence en termes de transition, elle peut être considérée comme la *propositio*<sup>8)</sup>. Il semble que cette lecture soit corroborée par la suite de la lettre car l'épistolière va tenter de prouver à son amant qu'il est

---

<sup>7)</sup> Christine NOILLE-CLAUZADE, « Les genres du discours à l'épreuve des lettres de fiction. Le cas de la première *portugaise* », à paraître in Cécile LIGNEREUX (dir.), *Les Rituels épistolaires*, Paris, Classique Garnier.

<sup>8)</sup> Par *propositio* nous nous référons à la tradition rhétorique. C'est le but argumentatif du texte.

cruel, qu'elle souffre et qu'elle est faible à cause de son amour pour lui. L'apparente contradiction des différents blocs textuels implique une « difficulté de lecture »<sup>9)</sup>. Il s'agit alors de proposer une approche « dynamique » des textes conçue comme « un ensemble d'énoncés » qui exhibent différentes structures « locales » et « globales » du texte, se chevauchant afin de faire « avancer » le texte. Les mouvements contradictoires iraient donc à l'encontre de cette avancée textuelle et induiraient alors cette opacité. Une lecture rhétorique, par découpage en blocs textuels, permettrait d'explicitier l'ordonnancement paradoxal de cette lettre<sup>10)</sup>.

## 1. Proposition de séquençage

Les trois thèmes développés dans la *propositio* (lacrualité de l'amant, la souffrance et la faiblesse en amour de l'épistolière), ne cessent de s'alterner dans la partie centrale de la lettre. Le cœur de la lettre serait alors organisé autour de ces trois éléments, afin de prouver que l'épistolière souffre de la cruauté de son amant, que celui-ci peut toujours corriger son comportement et que sa faiblesse amoureuse peut l'amener à lui pardonner. En gardant cette hypothèse de séquençage, cette argumentation se déroulerait à partir de « Mais ne te flatte pas de triompher seul » jusqu'à « si je me croyais capable de la bassesse de faire à l'avenir aucun pas vers toi ». Nous coupons ici car est intercalé un passage métadiscursif sur la situation d'écriture, qui annonce la

---

<sup>9)</sup> Cette notion est théorisée chez Michel CHARLES, *Introduction à l'étude des textes*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1995, pp. 115-141.

<sup>10)</sup> Sur ce type de lecture voir Christine NOILLE-CLAUZADE, « Le commentaire rhétorique classique : un modèle de microlecture non herméneutique », *Fabula-LhT*, n° 3, « Complications de texte : les microlectures », septembre 2007, page consultée le 10 mars 2017, URL : <<http://www.fabula.org/lht/index.php?id=952>>. Voir du même auteur, « La construction logique du texte : réflexions sur les micro-analyses de Michel Charles », atelier sur Fabula, consulté le 10 mars 2017, URL : <[http://www.fabula.org/atelier.php?La\\_construction\\_logique\\_du\\_texte](http://www.fabula.org/atelier.php?La_construction_logique_du_texte)>.

séquence protocolaire des adieux à l'amant. Ce passage de transition est « J'avais résolu de te paraître modérée et froide, et j'y étais ce me semble parvenue dans la lettre que je t'ai écrite cette nuit, ». Ce sont la conjonction (« mais ») à valeur adversative et la mention de la (« fureur ») qui réactivent une séquence de reproche allant de « mais celle que je viens de recevoir de toi » jusqu'à « que je serais assurée d'être bientôt heureuse ». Il semble y avoir une certaine cohérence entre ces différents passages car tous font alterner les thèmes du supplice de l'épistolière, de son amour et de la cruauté de l'amant. À l'intérieur de cette masse textuelle, nous pouvons isoler d'autres séquences permettant, peut-être, une lecture plus précise de la lettre. Il serait possible de lire dans la séquence de reproches quatre arguments qui jouent constamment sur des effets de renversement.

Le premier argument avancé, typique de l'ensemble du roman, est que l'amant est indigne de l'amour de l'épistolière (« Mais ne te flatte pas » jusqu'à « si violente ? »). La cruauté de l'amant dépend de son « traitement si peu digne » de l'amour que l'épistolière lui porte, laquelle est « assez malheureuse » mais toujours capable d'endurer dans le futur « la honte de [l']aimer encore ». Elle promet qu'il « n'entendr[a] plus parler » d'elle et qu'elle conservera sa « honte secrète » de l'aimer encore. Il y a donc ici la cruauté de l'amant, le malheur, la rupture envisagée et l'affirmation de l'amour de l'épistolière.

Le deuxième argument porte sur l'insensibilité de l'amant qu'il faut donc haïr (« Hélas ! Je n'ai plus cette douce consolation » jusqu'à « l'avenir aucun pas vers toi »). L'épistolière le développe par une séquence fortement pathétique, amorcée par l'interjection (« Hélas »). Ce passage donne à lire tous les malheurs auxquels elle est soumise. L'antéoccupation couplée à l'irréel du présent (« je ne dis plus comme autrefois, que si tout ce que je souffre vous était connu, vous y seriez sensible ») accroît la valeur pathétique de l'argument. Elle en appelle à



sa pitié. Dans l'aveu de son amour pour l'amant (« car j'avoue à ma honte que s'il me restait »), elle tente de faire sentir à son destinataire ses peines au moyen d'un irréel du présent qui imagine une vengeance contre lui (« pour vous faire sentir ensuite par des duretés semblables aux vôtres, quelles sont les douleurs que je souffre à présent. »). Ce passage est une véritable menace qui se termine pourtant par son incapacité à haïr l'amant (« je ne puis le haïr »).

Le troisième argument porte sur le fait que l'amant ne l'aime pas (« mais celle que je viens de recevoir de toi » jusqu'à « d'être bientôt heureuse. »). Comme dans les arguments précédents, se retrouvent une nouvelle fois la cruauté de l'amant, cette fois qualifié de « perfide », et le malheur de l'épistolière, qui tente de « conserver quelque tranquillité » mais qui ne parvient pas à haïr le destinataire, ce qui la condamne à un malheur certain.

Pour finir, la séquence protocolaire de congé est disloquée en deux parties. Elle est amorcée dans un passage métadiscursif sur la situation d'écriture qui semble appeler la clôture de la lettre dans « J'avais résolu de te paraître modérée et froide » jusqu'à « cette nuit ». Ce passage rompt brutalement avec la tonalité plus virulente de la séquence qui précède, tout en introduisant le dernier reproche de la lettre en explicitant la « fureur » dans laquelle est plongée l'épistolière. La dernière séquence (« Adieu, Monsieur » jusqu'à la fin) est quant à elle fortement dominée par le *pathos*. Cet appel à la pitié joue sur plusieurs plans afin de toucher le destinataire. La pitié se sent par la mention de sa maladie qu'elle cherche à amplifier (« je n'oublierai rien pour la rendre considérable »), la présence de la mort pensée comme souhaitable (« finir une vie que je trouve trop longue », « j'ai trop vécu ») et la formule brillante de clausule, qui s'apparente à un chiasme (« j'ai pu vous dire que je vous aime, et que je n'ai pu me faire aimer de vous. »). La recherche de la pitié fait écho à la péroraison rhétorique qui cherche à emporter le destinataire,

l'impératif (« apprenez par moi ») joue sur cette tentative d'impératif pathétique.

## 2. Identification d'un modèle rhétorique

L'époque classique codifie deux types<sup>11)</sup> de reproches, l'un cherchant à conserver les liens d'amitié (*expostulatio*), l'autre à les rompre (*exprobratio*)<sup>12)</sup>. Malgré cette distinction, nous assimilons cette lettre à l'*exprobratio* en raison de la violence du ton employé qui fait écho à une autre définition possible de l'*exprobratio*, celle d'un reproche formulé sous le coup de l'émotion. À cela s'ajoute le fait que l'*exprobratio*, de parsa virulence, a souvent pour thème l'ingratitude. L'amant est qualifié plusieurs fois d'« ingrat » ou de « perfide » dans cette lettre. Ces deux termes sont très forts et participent à l'*exprobratio* car ils signifient à l'époque classique « ne pas reconnaître le bienfait »<sup>13)</sup> et à « rompre le contrat et plus encore le lien ou *fides* »<sup>14)</sup>. De ce fait, dans la situation d'énonciation, l'*exprobratio* est immédiatement sévère.

Les manuels d'art épistolaire de l'époque classique nous renseignent aussi sur la formulation d'une lettre de reproche. Certains opposent lettres de plainte (*expostulatio*) et lettres de reproches (*exprobratio*). D'autres, en revanche, insistent sur le caractère poreux

---

<sup>11)</sup> Sur les différents types de discours, voir Francis GOYET, « Le problème de la typologie des discours », in *Exercices de rhétorique* [En ligne], 1, 2013, mis en ligne le 12 novembre 2013, consulté le 10 mars 2017, URL : <<http://rhetorique.revues.org/122>>.

<sup>12)</sup> Sur la définition de l'*exprobratio*, voir la note 21 de Gerardus Joannes VOSSIUS, « *Institutiones* (1605), III, 17, « le discours de reproches » et 18, « le discours de condamnation sans appel » », éd. par Francis GOYET et trad. par Laurence VIANES, in *Exercices de rhétorique* [En ligne], 2, 2013, mis en ligne le 20 mars 2013, consulté le 27 juin 2017, URL : <<http://rhetorique.revues.org/187>>.

<sup>13)</sup> *Ibid.*, §16.

<sup>14)</sup> *Id.*

de la frontière entre les deux types de discours. C'est le cas de Paul Jacob, dans *Le Parfait secrétaire*, qui ne fait pas cette différence :

Je ne fais pas beaucoup de différence entre les reproches, et la plainte qui est ordinairement composée de deux parties, à savoir de l'exposition des injures et de la réparation, ou demande de satisfaction soit tacite, ou expresse : l'artifice consiste à ne pas se plaindre excessivement car comme une haute félicité tient bien souvent de la superbe ; de même une misère trop excessive est toujours remplie de plaintes et de larmes [...] <sup>15)</sup>.

Le théoricien ne différencie pas les deux types de reproches et affirme les deux mouvements propres à une lettre de reproche. Ce qui pouvait apparaître comme des mouvements contradictoires est donc en réalité parfaitement codifié par les manuels d'art épistolaire. Paul Jacob explique :

Le reproche se fait donc avec un dédain ouvert, ou contre les hommes cruels, ou bien contre les ingrats, par exagération de leur vice et de leur barbarie, exposant les bienfaits, les devoirs et les honneurs qu'on leur a toujours sincèrement rendus <sup>16)</sup>.

Il semblerait que la situation d'énonciation soit proche de ce qui est décrit par Paul Jacob. L'épistolière condamne, entre autre, l'écart de la manière d'aimer de l'amant, (« si peu digne de son amour »), se présentant comme « la plus tendre amante qui ait jamais été ». C'est en fait le caractère déceptif de la situation avec la constatation que le destinataire « ne répond aucunement à nos désirs ; qu'[il] nous rend

---

<sup>15)</sup> Paul JACOB, *Le Parfait secrétaire, ou la Manière d'écrire et de répondre à toute sorte de lettres par Preceptes et par Exemples*, Paris, Antoine de Sommerville, 1646, pp. 385-386.

<sup>16)</sup> *Ibid.*, pp. 380-381.

des injures, au lieu des faveurs »<sup>17)</sup>, cela est aussi affirmé dans la lettre (« je serai aussi contente de toi que je m'en plains »). Toute la problématique d'une lettre de reproche est de prouver « que notre douleur est juste, en représentant l'atrocité du crime, ou de l'action »<sup>18)</sup>, ce qui est possible en commençant « par une plainte, par un doute, ou une exclamation, ou autre figure qui soit brusque »<sup>19)</sup>. C'est une nouvelle fois ce qui est présent dans la lettre. La *propositio*, définie dans la partie précédente, porte précisément sur ces éléments. Elle est formulée par une apostrophe (« Ah cruel ! ») et une question oratoire (« Veux-tu encore redoubler mes supplices, et tes cruautés (...) »). Le verbe « redoubler » couplé aux « supplices » insiste sur la situation insupportable et les torts de l'amant. Ce que l'épistolière cherche à montrer c'est bien le crime de l'amant. Il est aussi possible de supposer que l'emploi de reproches si violents, au lieu d'excuses, peut se faire parce que l'épistolière se sent supérieure en amour à son amant.

L'approche rhétorique d'un texte permet donc d'explicitier des mouvements qui risqueraient aujourd'hui de paraître contradictoires. Ce « savoir-lire calqué sur celui de l'ancienne rhétorique »<sup>20)</sup> se justifie d'un point de vue historique<sup>21)</sup> car les lecteurs de l'époque classique sont imprégnés par cette discipline. Lire était la reconnaissance d'un modèle, une forme d'horizon d'attente du lectorat, qui se délectait des « variations rhétoriques autour de situations et de

---

<sup>17)</sup> *Ibid.*, pp. 382.

<sup>18)</sup> *Ibid.*, pp. 385.

<sup>19)</sup> *Id.*

<sup>20)</sup> Cécile LIGNEREUX, « L'art épistolaire de l'âge classique comme champ d'application du savoir rhétorique », in *Exercices de rhétorique* [En ligne], 6, 2016, mis en ligne le 11 février 2016, consulté le 3 mars 2017, URL : <<http://rhetorique.revues.org/441>>, § 2.

<sup>21)</sup> Cécile LIGNEREUX rappelle que « toute écriture épistolaire, même fictionnelle, mobilise des procédés discursifs culturellement normalisés, socialement ritualisés et rhétoriquement codifiés – bref, qu'elle engage des structures textuelles instituées » (*ibid.*, § 16).

dynamiques discursives standardisées »<sup>22)</sup>. Aujourd'hui ce « savoir-lire » aide à une plus grande lisibilité des lettres et ouvre d'autres axes d'analyse. Reconnaître le modèle rhétorique permet, non pas de cristalliser la lecture du texte sur une construction préétablie, une sorte de recette de cuisine imposant un ordre d'apparition des séquences textuelles, mais de replacer le texte dans son contexte de production. La reconnaissance d'un modèle « est déjà en soi un résultat, le produit d'une réflexion »<sup>23)</sup>, d'où le questionnement de l'attribution de la lettre à un ou l'autre type de reproche : *expostulatio* ou *exprobratio*. En identifiant l'un des deux modèles rhétoriques possibles, le lecteur (aussi bien celui de l'époque classique que celui d'aujourd'hui) est immédiatement saisi par le jeu d'équilibriste de l'épistolière, qui risque à tout instant la rupture. Cette grille de lecture critique affine ainsi notre approche textuelle en éclairant les textes d'une lumière nouvelle venant du passé.

(Étudiante en master 2, Université Grenoble Alpes)

---

<sup>22)</sup> *Id.*

<sup>23)</sup> Francis GOYET, « Le problème de la typologie des discours », *art. cit.*, § 30.